

Didier GUIMBAIL, Professeur en CPGE, Lycée La Bruyère, Versailles
Cours interactif proposé aux partenaires du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusion en visioconférence le 28 mars 2013, de 10h10 à 12h00 :
<http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
<http://www.coin-philos.net/eee.12-13.programme.php>
Vidéotheque : <http://www.dailymotion.com/projeteee>

L'ESTHÉTIQUE ENTRE SOCIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE

Textes à consulter :

« Tous ceux qui ont examiné avec un peu d'attention ce qui constitue la nature de la beauté se sont aperçus que l'utilité en est l'une des principales sources. La commodité d'une maison donne autant de plaisir au spectateur que sa régularité, et il est tout aussi choqué par son incommodité que lorsqu'il voit que des fenêtres en vis-à-vis sont de formes différentes, ou que la porte n'est pas située exactement au milieu du bâtiment. Que l'adéquation d'une machine ou d'un système à la fin pour laquelle il a été prévu confère une certaine convenance et une certaine beauté à l'ensemble de ses parties et en rende agréable la pensée et la contemplation, cela est si évident que personne ne l'a négligé.

La cause pour quoi l'utilité plaît a récemment été établie par un philosophe plaisant et ingénieux¹ [...] Selon lui, l'utilité de tout objet plaît à son propriétaire en lui rappelant sans cesse le plaisir ou la commodité que cet objet est propre à favoriser. Chaque fois qu'il le regarde, ce plaisir lui vient à l'esprit et l'objet lui est alors une source de satisfaction et de jouissance perpétuelles. Le spectateur entre par sympathie dans les sentiments du propriétaire, et voit nécessairement l'objet sous le même jour agréable. Quand nous visitons les palais des grands, nous ne pouvons nous empêcher de concevoir la satisfaction qui serait la nôtre si nous étions nous-mêmes propriétaires et si nous disposions d'une demeure si habilement et si ingénieusement conçue.

Mais à ma connaissance personne n'a encore remarqué que cette adéquation, cet heureux arrangement des productions de l'art, est souvent davantage prisé que la fin même pour laquelle ces productions ont été prévues ; que l'exact ajustement des moyens destiné à atteindre toute commodité ou tout plaisir est davantage apprécié que cette commodité ou ce plaisir mêmes, en l'obtention desquels tout le mérite des moyens paraît consister. Que ce soit très fréquemment le cas est pourtant attesté par des milliers d'exemples, empruntés aussi bien aux plus frivoles qu'aux plus sérieuses préoccupations de la vie humaine.

Quand quelqu'un entre dans sa chambre et y découvre des chaises posées au milieu de la pièce, il en veut à son domestique et, plutôt que de les laisser dans ce désordre, il prend peut-être lui-même la peine de les remettre à leur place, dos au mur. Toute la

¹ Il s'agit de Hume, dans la deuxième partie du *Traité de la Nature Humaine*

convenance de cette nouvelle disposition naît de sa plus grande commodité, car elle laisse le plancher libre et vide. Afin d'obtenir cette commodité, il se donne volontairement plus de peine que l'absence de celle-ci lui en aurait causé : car rien n'eût été plus simple pour lui que de s'asseoir sur l'une des chaises, comme il le fera sans doute une fois sa tâche terminée. De sorte que ce qu'il souhaitait, semble-t-il, n'était pas tant cette commodité elle-même, que l'arrangement des objets qui la procure. C'est pourtant cette commodité qui préside à l'arrangement et lui confère toute sa convenance et sa beauté.

De la même façon, un amateur de montres méprisera une montre qui retarde de deux minutes chaque jour². Il la cédera peut-être pour quelques guinées, avant d'en donner cinquante pour une autre qui ne retarde pas plus d'une minute tous les quinze jours. Nous n'usons pourtant d'une montre qu'afin de connaître les heures rondes et de ne pas manquer un rendez-vous ou de ne pas être victime de tout autre inconvénient de ce genre. Or, la personne si minutieuse à l'égard de cette machine ne se montrera pas forcément plus scrupuleusement ponctuelle qu'une autre, ou plus soucieuse de connaître l'heure précise pour quelque autre raison. Ce qui l'intéresse n'est donc pas tant cette connaissance que la perfection de la machine qui en est le moyen.

Combien de gens ne se ruinent-ils pas en dépensant leur argent dans l'achat de bibelots d'utilité frivole ! Ce n'est pas tant l'utilité qui plaît à ces amateurs de babioles que l'aptitude des machines à être utiles. Toutes leurs poches sont remplies de petites commodités ; ils s'inventent de nouvelles poches, inconnues sur les vêtements des autres gens, afin d'en transporter encore davantage. Ils se promènent ainsi, chargés d'une multitude de bricoles dont le poids et quelquefois la valeur ne sont pas inférieurs au coffret d'un Juif³, parmi lesquelles certaines servent parfois à quelque chose, mais dont on peut très bien se dispenser, et dont l'utilité ne justifie certainement pas la fatigue du fardeau.

Ce n'est pas seulement au regard d'objets si frivoles que notre conduite se trouve influencée par ce principe ; il est souvent le motif secret des entreprises les plus sérieuses et les plus importantes, tant dans la vie privée que dans la vie publique. »

Adam **SMITH**, Quatrième partie, Chapitre 1,
« *De la beauté que l'apparence d'utilité confère à toutes les productions de l'art,
et de l'influence étendue de cette sorte de beauté* »,
Théorie des sentiments moraux, P.U.F., pp. 251-253.

² Au 18^{ème} siècle un tel retard est insignifiant

³ Les Juifs étaient forcés à devenir vendeurs itinérants parce qu'il leur était interdit d'acheter des terres.

« Le génie est frappé de tout ; et dès qu'il n'est point livré à ses pensées et subjugué par l'enthousiasme, il étudie, pour ainsi dire, sans s'en apercevoir ; il est forcé, par les impressions que les objets font sur lui, à s'enrichir sans cesse de connaissances qui ne lui ont rien coûté ; il jette sur la nature des coups d'œil généraux et perce ses abîmes. Il recueille dans son sein des germes qui y entrent imperceptiblement, et qui produisent dans le temps des effets si surprenants, qu'il est lui-même tenté de se croire inspiré : il a pourtant le goût de l'observation ; mais il observe rapidement un grand espace, une multitude d'êtres.

Le mouvement, qui est son état naturel, est quelquefois si doux qu'à peine il l'aperçoit : mais le plus souvent ce mouvement excite des tempêtes, et le *génie* est plutôt emporté par un torrent d'idées, qu'il ne suit librement de tranquilles réflexions. Dans l'homme que l'imagination domine, les idées se lient par les circonstances et par le sentiment : il ne voit souvent des idées abstraites que dans leur rapport avec les idées sensibles. Il donne aux abstractions une existence indépendante de l'esprit qui les a faites ; il réalise ses fantômes ; son enthousiasme augmente au spectacle de ses créations, c'est-à-dire de ses nouvelles combinaisons, seules créations de l'homme. Emporté par la foule de ses pensées, livré à la facilité de les combiner, forcé de produire, il trouve mille preuves spécieuses, et ne peut s'assurer d'une seule ; il construit des édifices hardis que la raison n'oserait habiter, et qui lui plaisent par leurs proportions, et non par leur solidité ; il admire ses systèmes comme il admirerait le plan d'un poème ; et il les adopte comme beaux, en croyant les aimer comme vrais.

Le vrai et le faux dans les productions philosophiques ne sont point les caractères distinctifs du génie. Il y a bien peu d'erreurs dans Locke et trop peu de vérités dans milord Shaftesbury : le premier cependant n'est qu'un esprit étendu, pénétrant, et juste ; et le second est un *génie* du premier ordre. Locke a vu ; Shaftesbury a créé, construit, édifié : nous devons à Locke de grandes vérités froidement aperçues, méthodiquement suivies, sèchement annoncées ; et à Shaftesbury des systèmes brillants, souvent peu fondés, pleins pourtant de vérités sublimes : et dans les moments d'erreur, il plaît et persuade encore par les charmes de son éloquence.

Le *génie* hâte cependant les progrès de la philosophie par les découvertes les plus heureuses et les moins attendues : il s'élève d'un vol d'aigle vers une vérité lumineuse, source de mille vérités, auxquelles parviendra par la suite en rampant, la foule timide des sages observateurs. Mais à côté de cette vérité lumineuse, il placera les ouvrages de son imagination : incapable de marcher dans la carrière et de parcourir successivement les intervalles, il part d'un point et s'élanche vers le but ; il tire un principe fécond des ténèbres ; il est rare qu'il suive la chaîne des conséquences ; il est *primesautier*, pour me servir de l'expression de Montaigne. Il imagine plus qu'il n'a vu ; il produit plus qu'il ne découvre ; il entraîne plus qu'il ne conduit. »

DIDEROT, Article *Génie*, *Encyclopédie*, Volume 2, GF, pp. 144 - 146

« Tout sentiment est juste, parce que le sentiment ne renvoie à rien au-delà de lui-même, et il est toujours réel, partout où un homme en est conscient. Mais toutes les déterminations de l'entendement ne sont pas justes, parce qu'elles renvoient à quelque chose au-delà d'elles mêmes, c'est-à-dire à la réalité, et elles ne sont pas toujours conformes à cette norme. Parmi un millier d'opinions différentes que des hommes divers entretiennent sur le même sujet, il y en a une, et une seulement, qui est juste et vraie. Et la seule difficulté est de la déterminer et de la rendre certaine. Au contraire, un millier de sentiments différents, excités par le même objet, sont justes, parce qu'aucun sentiment ne représente ce qui est réellement dans l'objet. Il marque seulement une certaine conformité ou une relation entre l'objet et les organes ou facultés de l'esprit, et si cette conformité n'existait pas réellement, le sentiment n'aurait jamais pu, selon toute possibilité, exister. La beauté n'est pas une qualité inhérente aux choses elles-mêmes, elle existe seulement dans l'esprit qui la contemple, et chaque esprit perçoit une beauté différente. Une personne peut même percevoir de la difformité là où une autre perçoit de la beauté. Et tout individu devrait être d'accord avec son propre sentiment sans prétendre à régler ceux des autres. Chercher la beauté réelle ou la réelle laideur est une vaine enquête, comme de prétendre reconnaître ce qui est réellement doux et ce qui est réellement amer. Selon la disposition des organes, le même objet peut être à la fois doux et amer ; et le proverbe a justement déterminé qu'il est vain de discuter des goûts. Il est très naturel d'étendre cet axiome au goût mental, aussi bien qu'au goût physique. Et ainsi le sens commun qui est si souvent en désaccord avec la philosophie, et spécialement avec la philosophie sceptique, se trouve, sur un exemple au moins, s'accorder avec elle pour prononcer la même décision.

Mais bien que cet axiome, en devenant proverbe, semble avoir mérité la sanction du sens commun, il existe certainement une espèce de sens commun qui s'oppose à lui, ou qui, au moins, sert à le modifier et à le restreindre. Tout homme qui voudrait affirmer une égalité de génie et d'élégance entre Ogilby⁴ et Milton⁵, ou Bunyan⁶ et Addison⁷, serait estimé soutenir une non moins grande extravagance que s'il avait affirmé qu'une taupinière peut être aussi haute que le Ténériffe, ou une mare aussi vaste que l'océan. Bien qu'on puisse trouver des personnes qui donnent la préférence aux premiers auteurs, personne ne prend un tel goût en considération, et nous décrétons sans scrupules que le sentiment de ces prétendus critiques est absurde et ridicule. Le principe de l'égalité naturelle des goûts est alors totalement oublié. »

HUME, *De la Norme du Goût, Essais Esthétiques*, GF, pp 126-127

⁴ Auteur mineur qui écrit de la poésie et des ouvrages de géographie.

⁵ Grand poète, auteur du « Paradis perdu »

⁶ Auteur religieux. Son livre le plus célèbre est le « Voyage du Pèlerin »

⁷ Hume s'inspire de son style pour écrire ses Essais.